

Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 11 (1936-1937)
Heft: 30

Artikel: Le paysage rural et sa signification géographique
Autor: Rapp, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-869752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le paysage rural et sa signification géographique¹

La géographie a maintenant franchi le stade descriptif de son évolution ; le tour du propriétaire terminé, elle applique son étude aux paysages les plus communs et les plus familiers, qui sont aussi les plus vivants, les plus complexes et les plus attachants. Leur aspect est étroitement lié aux divers genres de cultures et aux diverses formes d'exploitation qu'ont pratiqués les générations rurales successives depuis les temps préhistoriques. Etablir les rapports entre l'homme et la terre qui le porte, voilà la tâche primaire de toute étude agraire. Elle entraîne celui qui s'y livre dans un voyage fort long à travers les époques de l'histoire humaine. « Il y a dans le moindre paysage en terre civilisée plus d'histoire que dans le plus romantique donjon », remarque Marc Bloch.

Après Meizen, Gradmann en Allemagne, Seebohm et Vinogradoff en Angleterre, Vidal et ses disciples en France, Bloch a consacré à la nouvelle science une solide étude sur les *Caractères généraux de l'histoire rurale française*, et Gaston Roupnel a su éveiller la curiosité des profanes par son *Histoire de la campagne française*, véritable geste du passé rural des Gaules. Maintenant, le branle est donné ; les monographies régionales se multiplient.

Quels facteurs élaborent et transforment le paysage agraire ? Son aspect, certes, est tout d'abord soumis aux conditions naturelles du milieu géographique. Le *climat* détermine le choix des cultures : lin, houblon, légumes,

¹ Compte rendu de la conférence « de mise au point » donnée le 31 octobre 1936 par M. A. Gibert, professeur à l'Université de Lyon.

blé, vigne ou fourrages. Mais le morcellement varie avec la *qualité du sol* : à terres avares, grands domaines. *L'humidité* multiplie les étangs de drainage et les fossés d'évacuation. Les *pent*es caillouteuses veulent la culture en terrasses séparées et soutenues par des murs de pierres sèches, etc.

L'action humaine s'exerce souvent en dehors des conditions physiques du milieu. La permanence des traditions antérieures aux migrations, les densités variables des populations sont de puissants éléments de diversité. L'équilibre entre les champs, les prés et les bois, par exemple, est très instable. L'augmentation de la population entraîne toujours une diminution des surfaces boisées. Par contre, les forêts équatoriales de l'Indo-Chine, de l'Amazonie et du bassin du Congo, peu peuplées, ne voient que les cultures temporaires des « rais ». Les grandes forêts préhistoriques mi-désertes abritèrent probablement des usages semblables ; ceux-ci ont depuis longtemps cédé le pas aux systèmes de l'assolement avec jachère, puis de la rotation des cultures nourries d'engrais chimiques. Pourtant, ils subsistaient encore au milieu du XVIII^{me} siècle dans les Cévennes, dans les Ardennes et la lande bretonne. Des traces d'anciennes cultures sont encore visibles à la lisière des forêts jurassiennes, dans quelques hautes vallées alpestres : champs de méteil, seigle, orge, lin, en plein sol ingrat. C'est que la vieille agriculture était dominée par le souci d'une variété prudente dans les productions, gage d'indépendance ; la solidité de la famille paysanne aimait à se retrouver dans la variété rassurante des champs cultivés. Ce goût de l'économie fermée, que les plaines fertiles pouvaient seules satisfaire, les colons l'emportaient avec eux dans les hautes terres dont ils exigeaient tout : grain, textiles, vin et fourrage, associant comme en bas les labours et les bois pastoraux.

Au XIX^{me} siècle, une révolution s'opère, à la fois cause et conséquence de la dépopulation des campagnes. La sélection des terrains et des grains, l'usage nouveau des engrais et des machines, la spécialisation et la rotation savante

des productions remplacent l'ancienne agriculture extensive à main-d'œuvre humaine. Cependant, cette révolution, remarquable à la vérité, n'est pas aussi complète qu'on l'a prétendu. Actuellement, « l'exode des campagnes » se ralentit ; l'équilibre entre citadins et ruraux tend à s'établir. D'ailleurs, l'étendue des domaines n'a guère changé ; le nombre des petits et moyens propriétaires a même augmenté. Les journaliers, prolétaires des campagnes, ont seuls émigré ; la machine les a remplacés. Et les changements survenus n'ont guère altéré le vieux penchant ancestral pour les cultures équilibrées. Maints traits mêmes de l'actuel paysage agraire portent la marque de l'ancien régime. L'agriculture moderne se moule encore, tant bien que mal, dans un cadre archaïque. Mais l'historien doit se hâter d'en saisir les contours.

Il distingue dès l'abord deux aspects traditionnels, le premier dominant dans l'est et le nord de la France, le second dans l'ouest : la « campagne » largement ouverte avec de nombreux villages cernés d'un damier de champs en lanière, longs et étroits, sans clôture ; le « bocage », boisé et compartimenté, avec des fermes isolées dans des prés clôturés par des levées de terre et des rideaux d'arbres.

A la lumière des anciens textes (cartulaires, romans, chroniques) et des mémoires d'agronomes modernes, les traits significatifs du paysage s'ordonnent et s'accroissent comme le texte original d'un palimpseste. Le désordre apparent de la campagne ouverte s'explique. Parti d'une clairière où quelques maisons se sont serrées pour les besoins de la défense, le défrichement s'est étendu circulairement dans la forêt dominante. Comment les concessions furent-elles réparties ?

Jusqu'au XVIII^{me} siècle, les mauvaises communications entre provinces et les entraves douanières obligèrent les ruraux et maints bourgeois à vivre seulement sur leur propre fonds. Côté sans cesse la disette, ils atténuèrent les risques que comportaient une sécheresse, ou des pluies excessives, en

répartissant leurs semences sur un grand nombre de parcelles restreintes, disposées en étoile autour des vergers, des jardins et du village compacts. On remédiait à l'épuisement progressif des terrains par l'engrais d'animaux, le seul qui fût connu, et par le repos de la jachère, administrés ensemble grâce à l'admirable rotation triennale (parfois biennale) des cultures. D'où la répartition des parcelles en trois groupes (appelés diversement soles, saisons, royes, etc.) formés eux-mêmes d'un nombre variable de « quartiers », encore visibles en maints endroits le long des chemins de dévestiture. Tous les trois ans, après avoir fourni à leurs propriétaires une récolte de blé d'automne (froment) et une récolte de blé de printemps (orge et avoine), les quartiers étaient successivement abandonnés en « vaine pâture » au bétail du seigneur et des villageois, formant un seul troupeau sous la garde du berger communal. Autour d'eux, une troisième enceinte de pâturages communs et de bois pastoraux complétait l'appareil économique du village. Ce système cohérent et équilibré n'est abandonné en France qu'à la fin du XVIII^{me} siècle ; en Angleterre, un siècle plus tôt. Mais tous les pays l'ont connu. Selon César et Tacite, les anciens Germains le pratiquaient déjà. La redistribution des terres, régulièrement renouvelée dans le cadre de l'ancien « mir » russe, n'était qu'une variante de l'antique procédé.

Il a presque complètement disparu. Mais les vieilles habitudes restent vivaces. Les villageois français aiment encore grouper les mêmes cultures dans la même partie du finage communal. Et ils résistent obstinément aux tentatives de remembrement parcellaire, même dans les terres lorraines de l'ancienne ligne de feu. Éternel souci d'égaliser les chances...

Dans les pays d'enclos, la cellule n'est plus le village, mais la ferme. L'esprit communautaire des villageois fait place à l'individualisme du paysan. Ce paysan est plus éleveur qu'agriculteur, car le climat de l'ouest, plus humide, fait prospérer les fourrages et pourrir les blés. Les rares

champs sont enclos par des levées de terre et des haies. Le bétail circule dans les chemins creux, paît dans les prairies et quand les parcelles sont trop amenuisées par les partages successifs, on l'attache à des piquets.

Le Midi offre un type intermédiaire de paysage ouvert, mais irrégulier et décousu. Les enclos s'y glissèrent assez tôt dans les domaines de la vaine pâture. Les habitations sont tantôt groupées sur les hauteurs, tantôt dispersées au hasard. L'assolement biennal méditerranéen règne en maître et s'associe à une polyculture variée (blé, légumes, vignes et arbres fruitiers). Le morcellement du relief, la pauvreté du sol et les sécheresses, toujours menaçantes, exigent d'une population moins dense qu'elle mise sur de nombreux tableaux.

De ces civilisations agraires, laquelle est la plus ancienne ? Celle du Nord ou celle du Sud ? Roupnel imagine les néolithiques venus de l'Est et défrichant de proche en proche le sol des Gaules vers l'Ouest et vers le Sud, adaptant leur action aux circonstances et aux populations locales, apportant avec eux ce vieil esprit communautaire qu'obscurcit ensuite, pendant quelques siècles, la turbulence des envahisseurs celtes. Puis vinrent les grands défricheurs du moyen âge, qui ressaisirent le flambeau de la civilisation rurale...

Mais l'ordre d'évolution ne fut-il pas inverse de celui que suppose Roupnel ? Le type communautaire ne domina-t-il pas au début pour céder ensuite le terrain à l'agriculture proprement méditerranéenne, plus à l'aise dans le Nord à mesure que l'individualisme moderne se fortifiait ? Quoi qu'il en soit, la dispersion rurale en France est un phénomène historique récent, propre à une période de surpopulation où l'essaimage fut une nécessité. La colonisation intérieure française procéda par défrichements individuels ; dans les vieilles terres, pas de groupements et regroupements d'ensembles herbagers d'un seul tenant comme en Angleterre et au Danemark, par exemple. Pourquoi ces différences d'évolution dans l'espace et dans le temps ? Question com-

plexe et probablement insoluble, parce qu'elle touche de trop près au mystère de la vie profonde et inconsciente de l'humanité.

M. Gibert illustra son intéressant exposé par des clichés nombreux et fort bien choisis, représentant les paysages français les plus caractéristiques, avec quelques répliques exotiques. L'assistance goûta beaucoup cette claire mise au point.

Georges RAPP.
